

Philip Andelys

Le cri des âmes

Depuis 15 ans 30 000 migrants sont morts noyés dans la méditerranée.
Ils ne sont pas nés au bon endroit, ils ne sont pas morts au bon endroit.
La Terre n'a pas su les accueillir, elle ne les gardera même pas dignement en son sein.
Entre deux points inconsistants ils furent dans l'errance en quête d'une vie meilleure.

« Quand je considère la petite durée de ma vie absorbée dans l'éternité précédente et suivante, le petit espace que je remplis [...] je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là, car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a -t-il été destiné à moi ? »

Pascal, Pensées, Brunschvicg, 205

On choisit pas ses parents, on choisit pas sa famille
On choisit pas non plus les trottoirs de Manille
De Paris ou d'Alger pour apprendre à marcher
Être né quelque part
Être né quelque part, pour celui qui est né
C'est toujours un hasard
Est-ce que les gens naissent égaux en droits
À l'endroit où ils naissent ?

Maxime Le Forestier « Nés quelque part ».

Largage n°1.

Il régnait un bruit sourd dans la carlingue, un bourdonnement continu et monotone. Les vibrations des moteurs à hélice faisaient légèrement trembler les largueurs alignés de chaque côté. Max regardait ses écrans. Il en avait une dizaine autour de lui, de grands écrans plats sur lesquels défilaient des chiffres, des images, des cartes, des codes et des diagrammes. Deux grands haut-parleurs laissaient passer un souffle rauque, âpre et discontinu, parfois entrecoupé par des voix indistinctes. Derrière, des milliers de petites âmes, aux silhouettes diaphanes, flottaient nerveusement dans l'air chaud de la cabine. Leurs minuscules yeux noirs leur donnaient un semblant d'expression. Elles étaient visiblement excitées, comme en proie à une sorte de fébrilité qu'elles ne contrôlaient pas. Elles lâchaient de tout petits cris aigus qui perçaient le ronronnement. Quand ces cris s'accumulaient pour devenir un vacarme insupportable Max poussait une gueulante. Il se retournait et leur balançait un violent « vos gueules ». Max, était opérateur-navigant, il était responsable du largage des âmes depuis pratiquement 999 ans. 999 ans, que tous les jours, il larguait les âmes sur Terre. La planète Terre, exactement. Dans son zinc, il en larguait 38 000 par jour. Ils étaient dix comme lui à tourner autour de l'astre chaque jour. Car chaque jour 380 000 humains étaient débarqués. Il faisait bien son boulot. Y'avait rien à dire. Il l'aimait moins qu'au début, c'est sûr, mais il le faisait réglo. Le largage n'avait pas encore commencé. Il attendait les ordres. Les ordres lui arrivaient de la cabine de pilotage. Il connaissait bien les pilotes, ils faisaient équipe ensemble depuis des centaines d'années. La routine.

Max regardait ses écrans de loin. Confortablement installé dans son fauteuil, la tête en appui, les jambes allongées, les pieds sur son bureau, il se délectait de son whisky, un Dalmore, qu'il sirotait à toutes petites gorgées. Il savait en apprécier toutes les saveurs, tous les arômes. Il connaissait tout des composants et de la fabrication du bon whisky, la tourbe, le fût, le cœur de chauffe, le terroir, le climat, le maltage, le brassage, la fermentation, la distillation, tout. Il pratiquait à merveille l'art de la dégustation. Dans un magnifique verre tulipe, il laissait s'aérer son Dalmore pour que la palette aromatique s'ouvre et s'épanouisse. Après l'attaque, qu'il ne bâclait jamais, il appréciait tout particulièrement le milieu de bouche qui révélait l'ampleur, la complexité et la finesse de la richesse aromatique avec ses tonalités florales, fruitées, tourbées. La finale du Dalmore lui laissait des touches boisées et épicées, celles de la cannelle, du liège, de la réglisse et du vieux bois. La rétro-olfaction, ces vapeurs d'alcool qui remontaient dans ses narines après la dernière gorgée, était la touche la plus subtile, the angels share, la part des anges. Quand il dégustait son Dalmore rien ne devait perturber ses sens, l'olfaction et le goût notamment, alors quand les âmes hurlaient derrière, il gueulait.

Max savait pourquoi les âmes s'excitaient de la sorte. Malgré leur taille insignifiante, elles étaient saturées d'énergie vitale comparable à l'énergie nucléaire. De même qu'un seul atome peut dégager des milliards d'électronvolts, les âmes contenaient le potentiel d'énergie qu'un humain est capable de mobiliser durant toute une vie. Et il en fallait une quantité phénoménale. Max le savait, il voyait tout d'en haut, il avait un écran pour ça qui lui donnait une image très nette de ce qui se passait en bas, avec un zoom d'une précision incroyable, à l'échelle du centimètre. Avec un rayonnement infrarouge sophistiqué, il voyait non seulement la nuit mais aussi à l'intérieur des enceintes closes, comme les maisons, les véhicules, les ascenseurs ou les caves. Rien ne lui échappait. Pour passer le temps entre les largages, il regardait ce qui se passait en bas, il regardait surtout ce que devenaient les âmes une fois larguées. Et là le spectacle était ahurissant. Pour leur survie, les humains déployaient tous une énergie incroyable. Dans certaines

zones, dans certains pays, dans la plupart des villes, il en fallait des tonnes, rien que pour survivre. Car pour tous, tous les jours, il fallait remplir l'assiette et nourrir les gosses. Ce n'était pas la sinécure en bas, c'était pas la planque. Surtout pour les femmes qui se tapaient tout. Là, elles marchaient des kilomètres pour l'eau qu'elles ramenaient sur leur tête, là elles se pliaient dans les champs une faucille à la main, là elles travaillaient derrière des machines à coudre 14 heures par jour. Et puis y'avait l'énergie de la baston. Elle était démesurée, colossale. Ici, là et encore là, ils se battaient à la mitrailleuse, avec des armes redoutables, ils détruisaient tout, absolument tout. Et là, ceux-là, encore, qui mettaient des enfants dans des mines comme des esclaves. Max regardait ce spectacle en laissant son whisky caresser doucement son palais.

Ce qui le faisait rire c'était les embouteillages, le comble selon lui de ce que les humains appelaient le génie de la civilisation. Ils étaient des millions, des centaines de millions, tous les jours, dans leurs petites boîtes roulantes immobiles, à attendre que ça passe. Des milliers d'heures perdues à respirer du dioxyde de carbone et des particules fines à plein poumon, à klaxonner, à s'injurier, à se battre parfois. Il souriait. Il se délectait de son whisky.

Souvent, il s'amusait à les suivre d'en haut. Il en prenait un, ou une, et le suivait en permanence, des jours durant, des années durant. Il les retrouvait facilement avec le GPS chaque fois que l'aéronef passait au-dessus, plusieurs fois par jour. Il aurait pu consulter les dossiers de chacun sur son écran n°4 mais ça l'ennuyait. Il préférait griffonner sur un petit carnet. Il leur donnait des noms et les suivait dans leur vie. Ce qu'il affectionnait particulièrement, c'était les « connexions », nom de code CXS. Dans le jargon des services centraux les connexions c'était le rapprochement des corps dans les espèces sexuées, entre mâles et femelles, en vue de la reproduction. Les humains, en faisait bien sûr partie. Lui, les connexions, les CXS, il appelait ça tout simplement, la copulation ou, plus joliment, la baise. Donc, ce qui l'intéressait c'était les différentes modalités de baise. Et dans cette espèce singulière de primates, une modalité très spéciale avait retenu son attention. Les humains, comme d'ailleurs d'autres espèces de singes, qu'il connaissait bien, pratiquaient l'auto-baise, autrement dit la masturbation, la branlette. Tous s'y appliquaient régulièrement avec parfois quelques supports visuels affriolants. La branlette, parce qu'elle apportait à coup sûr sa volupté orgasmique – une sorte de grosse cerise sur le gâteau avec beaucoup de chantilly autour - consommait aussi énormément d'énergie. Ce qui n'empêchait pas certains de s'y adonner sans compter, jusqu'à l'épuisement parfois. Quant aux autres modalités, elles se pratiquaient en couple ou à plusieurs, en croisant toutes les combinaisons possibles de sexe et d'âge. Certaines, très anticipées, très codifiées, très attendues, d'autres, plus spontanées, instantanées, rapides, bâclées ou avortées. Certaines consenties, d'autres forcées, abusées, contraintes. Alors, quand ils étaient en âge de faire ça, Max pointait son objectif. En général, sauf exception, ça commençait vers 12, 13 ans pour se poursuivre jusqu'à la fin, certains pouvant encore le faire à plus de 80 ans. Il regardait les approches, il écoutait les discours – il avait un retour son et des traducteurs automatiques pour toutes les langues de la planète – les déclarations, il pouvait même lire les lettres d'amour, les mails ou les sms. Il observait la drague, les préliminaires, les premiers baisers, les premières caresses et toutes les techniques possibles et imaginables. Concernant la technique, le registre semblait infini. Par dessus, par dessous, par devant par derrière, par le haut par le bas, dans l'auto, dans l'ascenseur, au boulot (placard), sur la machine à laver (essorage) et même à l'église (confessionnal). Et toutes ces élucubrations consumaient, il va sans dire, une énergie vitale considérable. La dernière version, certainement la moins intéressante du point de vue du mélange des corps et des émotions fortes, était ce que

Max appelait la baise-tube-à-essai, celle des pipettes, des fioles et des cathéters. Car les humains avaient aussi compris qu'on pouvait faire des bébés en laboratoire en mélangeant la semence de l'homme et celle de la femme. Les femmes se faisaient inséminer un embryon et devenaient porteuses pour autrui ou pour elle-même. Mais ce mode là ne l'excitait pas outre mesure.

Max était un voyeur en quelque sorte, un super voyeur, qui se délectait tout doucement de son whisky. Parfois il saturait de tous ces batifolages alors il se réfugiait au Louvre, au MoMA ou au British Museum pour voir ce que les humains appelaient des œuvres d'art. La plupart le laissaient interdit et pantois, parfois incrédule et inerte le plus souvent indifférent et insensible.

Quand il matait tous ces baiseurs, Max ne pouvait pas ne pas penser que c'était eux, ces malotrus, qui étaient responsables de tout son turbin, de tous ses tourments et parfois même de ses périodes de burnout. C'était eux qui titillaient les âmes avec leurs galipettes inconsidérées, c'était eux qui les chatouillaient pour les tirer du néant et les faire descendre ici-bas. Et c'était lui, Max, qui tous les jours depuis 999 ans se tapait les largages. Donc finalement, au-delà d'un vague plaisir visuel bien dérisoire, c'était bien à la charge de travail qu'il pensait quand il voyait tout ça. Parfois il se disait si seulement ils s'arrêtaient de baiser ces abrutis ça me ferait des vacances. Avant, il y a très longtemps, quand il avait commencé son service, il y a 999 ans, ils étaient beaucoup moins nombreux, à peine 300 millions en bas, ça faisait du 15 000/jour avec un seul avion. Maintenant ils sont plus de 7 milliards. De la folie, des largages de 380 000 âmes tous les jours, avec 10 avions. De la pure folie. Des heures sup à la pelle et mal payées de surcroît. Ce qu'il aurait aimé c'est d'être au largage des âmes d'éléphants ou de lions, comme son pote Jason, car des éléphants ou des lions y'en avait de moins en moins, à cause des humains. A cause des homo-sapiens, qui avaient tout pris, tout bouffé en bas.

Max fermait les yeux sur le liquide ambré qu'il avait en bouche. Il n'arrêtait pas de boire. Un pur délice ce Dalmore. Dans la carlingue les âmes s'agitaient, leurs cris devenaient de plus en plus stridents. Il s'en foutait. Parfois il leur disait, oui, oui, on se calme mes cocos, on se calme, je sais vous avez envie de descendre, ça vous démange, je le sais. Soyez patients, soyez patients, les baiseurs vont s'y mettre en bas, vos géniteurs vont passer à l'acte, faites leur confiance, ils adorent ça la baise, vous le savez, alors calmez vous. On attend calmement. Ok ? On attend le signal, soyez mignons. Il reprit son beau verre tulipe et glouglouta avec délectation.

Tout d'un coup la sirène retentit, un bruit rauque et laid comme une plainte. C'était le moment. En bas les semences des mâles avaient été lâchées dans les tuyauteries, les âmes devaient être larguées immédiatement. Le plus dur de la manœuvre était la concordance, le matching. Il fallait que les pilotes identifient au sol les zones de baise les plus chaudes, pour communiquer à Max le largage éventuel. Il y avait pas mal de fausses alertes et des ratés car parfois la semence des mâles restait dans le préservatif, donc coup nul. Mais la plupart du temps il y avait fécondation, l'âme devait donc être là au moment même où le spermatozoïde – et chacun sait qu'il n'y en a qu'un seul – pénètre l'ovule. C'était ce timing qui était délicat. Pour les âmes dans la carlingue, c'était très simple. Un, elle n'attendait que ça, leur énergie vitale était à son comble et elle ne faisait qu'augmenter en intensité. Deux, chaque âme connaissait son numéro. Il présentait 12 chiffres, 4 lettres et à la fin XXZ5, c'était le numéro de série de la cargaison du jour. Devant chaque largueur de grands écrans plats tapissaient la carlingue jusqu'au fond. Et chaque fois qu'un numéro apparaissait l'âme concernée s'approchait du largueur et attendait le signal lumineux. Le largueur était une borne comportant un trou et trois lumières : le vert, l'orange et le rouge. Inactivés, tous les voyants étaient rouges. Quand

un numéro s'affichait l'âme qui matchait attendait juste devant l'orifice. Quand elle était suffisamment près, le largueur la reconnaissait et le signal devenait orange. Ensuite, une ou deux secondes plus tard, il passait au vert et l'âme était aspirée puis larguée. Quelques millisecondes plus tard elle se trouvait dans l'œuf fécondé. L'embryon était né, l'âme était dedans, un être humain allait naître dans neuf mois et une vie extraordinaire allait commencer pour lui. C'était aussi facile que ça.

Les coups stridents de la sirène n'arrêtaient pas de marteler. Max s'était immédiatement levé et observait comment l'agitation s'était soudainement changée en un ordre rigoureux et respecté. Derrière chaque largueur les âmes faisaient une sorte de chapelet, un long fil blanc qui flottait dans l'air comme une guirlande frêle et délicate. Elles attendaient calmement leur tour avec une grande contenance et beaucoup de sérieux. La sirène se tut, laissant à nouveau la place au vrombissement des hélices. Tout était fin prêt. La première série s'afficha sur l'écran, les âmes concernées avancèrent au-dessus du largueur. Orange, rouge, on entendit une centaine de bruits d'aspiration, comme des bouches bruyantes qui se ferment sur l'air inspiré. Elles furent avalées. Le signal se remit au rouge. La deuxième série s'avança et en une seconde fut engloutie. La cadence était lancée. Selon la densité et le pays, elle ralentissait ou accélétait. C'est au-dessus de la Chine et de l'Inde qu'elle était infernale. Au-dessus des zones désertiques un calme étrange planait dans la carlingue. Les âmes, patientes, attendaient. Puis sur l'Afrique du nord et l'Europe elle reprenait à un rythme effréné. Max n'avait pas grand-chose à faire. Il regardait ses écrans, sur le n°3, chaque ligne codée, une fois le largage effectué, passait au vert et disparaissait. Dans le haut-parleur les deux pilotes, Jo et Matt se manifestaient de temps en temps.

- Alors Max, ça donne quoi ce soir ?
- Tout baigne, routine.
- Doucement sur le whisky, Ok ?
- Ok, pas de problème, pas d'excès comme d'hab.

Max, sentait que ça défilait normal. Un largage banal, sans histoire. La routine. Les âmes larguées se déplaçaient à la vitesse de la lumière, impossible de les voir à l'œil nu. Il avait une caméra spéciale. Sur son écran, elles avaient laissé de fins traits rouges, comme des lignes de foudre brûlantes qui fonçaient vers la Terre. C'était beau. Il entendait les largueurs s'ouvrir, faire le vide et se refermer, comme des valves. En tenant son verre à la main, il pensait vaguement à ces âmes qui allaient occuper la Terre un laps de temps. Il s'en foutait un peu. Depuis l'arrivée de l'homme sur Terre il y avait eu plus de 80 milliards de largages. Lui faisait son taf. Le largage XXZ5 touchait à sa fin. Les 38 000 âmes de la journée avaient rejoint la Terre, elles étaient maintenant, bien au chaud dans un petit embryon de quelques millimètres. Le dernier largueur venait de faire gloup en se fermant. La cabine avait retrouvé son bruit de fond, un bourdonnement continu et monotone. Les petits cris des âmes excitées avaient cessé, la carlingue était vide. Max posa ses mains sur le clavier, mis le pointeur sur la bonne case et cliqua. Une croix verte apparut. Voilà c'était terminé.

Il ferma les fichiers personnels des âmes larguées, il ferma aussi quelques applications et éteignit trois écrans. Il aimait bien ce retour au calme. Il remuait doucement sa langue dans la bouche pour bien cajoler toutes les saveurs boisées de son whisky. Il regardait la Terre d'en haut. Le soleil était coupé en deux à l'horizon. Le couchant était sublime, des tonalités de rose et de bleu entrelacées en de fins filaments. Et puis des nuages rebondis noirs et inquiets avec des rails de lumière blanche dessus. Max avait vu des millions de couchers et de levers de soleil en 999 ans. Il aimait ces spectacles fascinants. La Terre

ronde et bleue sous lui semblait être la toute petite avant-garde dérisoire de l'immensité étoilée derrière. Max aimait la Terre.

Après le rush et pour se distraire un peu, en attendant la prochaine cargaison, Max avait mis la main sur une douzaine d'humains de par le monde. Il les pistait à l'écran. Des hommes et des femmes. Au gré du déplacement de l'avion il les suivait depuis pas mal de temps. Certains étaient en couple, mais pour d'autres rien n'était acquis quant à leur éventuelle rencontre. Les choses restaient imprécises, floues, improbables, soumises aux coups du hasard, ce qui l'agaçait un peu. Max suivait ça comme un feuilleton. Il était curieux du dénouement. Car il était presque sûr que toutes ces histoires aboutiraient, tôt ou tard, à un CXS, à une baise et donc à un largage. Il aimait bien voir tout ça dans le détail.

Sans trop savoir pourquoi il s'était d'abord intéressé à une jeune syrienne, Aliah qui fuyait son pays la Syrie en proie à la guerre civile depuis 2011. Elle s'était réfugiée dans le camp de Suruç en Turquie. Là il y avait d'autres réfugiés, des Afghans, et parmi eux un jeune homme de 22 ans qui s'appelait Amid, qui lui aussi avait fui son pays. Ils ne se connaissaient pas encore, mais Max pensait que le hasard pourrait provoquer une rencontre.

Beaucoup plus loin, en Amérique, il avait pointé son viseur sur un jeune couple Paul et Lauren, deux jeunes américains de Greenwich. Max avait retenu le jour de leur mariage qu'il suivait en direct sur son écran. Il aimait beaucoup les mariages, toutes les fêtes d'ailleurs, car c'était propice aux CXS. La famille de Paul était très fortunée, elle appartenait à une dynastie industrielle de Nouvelle-Angleterre. Celle de Lauren était pratiquement issue du même rang. Leur union signifiait une progéniture à venir et une descendance d'un rang élevé.

Au-dessus de l'Inde Max s'était arrêté à Balpurgan, un petit village près de Nagpur dans le Maharashtra. Adhira et son mari Dhanesh, y vivaient pauvrement, ils appartenaient au groupe des Dalits, les Intouchables, qui, depuis des siècles, étaient rejetés et opprimés par les autres castes, les kunbis notamment.

De l'Inde, l'avion de Max avait survolé l'Égypte. Et là c'est Djamila qui avait retenu son attention. Sur la place Tahrir au Caire, Djamila, musulmane et Mitri, chrétien copte, manifestaient contre Moubarak. Ils n'étaient pas loin l'un de l'autre, mais ils ne s'étaient pas vus, ils ne se connaissaient pas. Ils ne savaient pas encore qu'ils allaient se rencontrer.

Ensuite l'avion avait quitté l'Égypte pour l'Afrique, la République démocratique du Congo exactement. Là, dans l'est du pays, dans le Nord Kivu, à Goma, Max regardait Victorine et ses deux filles Marie-Louise et Chouna. Victorine élevait seule ses filles avec peu de moyens. Tous les jours elle craignait pour sa vie à cause du conflit que les Utus et les Tutsis rwandais avaient déplacé au Congo. Victorine cherchait l'amour à nouveau, un véritable amour, gentil et pur, qui aurait pu la protéger contre tous les périls de Goma.

En Europe Max braqua son objectif sur une famille aisée près de Paris. Claire et Alain vivaient dans une charmante maison bordée de grands arbres centenaires. Claire était architecte d'intérieur et appréciait particulièrement les tonalités de vert. Âgée de 38 ans, et ayant déjà eu deux fils, Théo et Maxence de 12 et 14 ans, elle décida tardivement d'avoir un troisième enfant.

Au gré de ses tours de Terre Max suivait passionnément les péripéties de ses personnages à six endroits différents de la planète. Il notait tout sur son carnet. En regardant les épisodes, il continuait à déguster son Dalmore, il ne pouvait s'en passer.

Bodrum. Turquie.

C'est ce soir notre dernière chance, c'est ce soir qu'on traverse à nouveau de nuit. Amid est là, il me prend la main doucement, discrètement. Il ose maintenant. Ses grands yeux noirs me fixent sans trop me voir, désormais je ne veux plus rentrer dans sa tête.

Aliah est Syrienne, elle vient de Deraa, au sud de Damas, à quelques kilomètres de la frontière jordanienne. C'est là que le « printemps arabe » est arrivé en 2011 venant de Tunisie, de Sidi Bouzid, exactement. Là, le printemps avait encore la pâleur de l'hiver quand Mohamed s'est immolé parce qu'une administration corrompue avait pris sa charrette et sa balance. Il avait 26 ans et n'avait pu obtenir l'autorisation officielle de vendre ses légumes. La misère et la malignité des hommes ont eu raison de lui. C'est de là, au pied du Djebel El Kbar, que le peuple tunisien indigné a précipité sa Révolution de Jasmin. Elle se propage ensuite vers le Nil et le nord en liguant toutes les énergies du renouveau. Son ardeur embrase l'Égypte, la Lybie puis atteint la Syrie à Deraa. Là, sur cette onde de choc irrépressible, une poignée d'enfants et d'adolescents taguent sur les murs de leur école des slogans hostiles à Assad: « ton tour arrive ». Ils sont arrêtés, battus et emprisonnés. Le peuple de Deraa s'insurge, exige leur libération mais les forces spéciales s'interposent, tirent et tuent. Le pays se soulève, toutes les factions s'affrontent, c'est une guerre civile.

Aliah et Amid regardent en face l'île de Kos toute proche. Cinq km entre la Turquie et la Grèce, cinq km entre Bodrum et Kos. C'est rien cinq km quand on en a fait déjà plusieurs centaines pour venir du sud de la Syrie ou de l'Afghanistan. Kos est là, présente, mais incertaine. Sa silhouette, écrasée de lumière et de chaleur, semble insaisissable dans ce halo de brume. Comme si l'Europe voulait échapper à l'Asie. Aliah ne peut s'empêcher de la voir comme un présage, peut-être celui d'un refus, d'un nouveau refus qui ferait suite à tous ceux qu'elle a essuyés depuis quatre ans. Car ce refus, il est bien là, présent tous les jours. Aliah le sait. Il prend forme humaine sur les plages autour de Bodrum, là où la mer rend les corps, tout petits parfois, comme celui d'Aylan. La mer aussi refoule les migrants. Cette île, ils la regardent depuis un mois, depuis fin septembre, quand ils sont arrivés du camp de Suruç. Tous les soirs, pour mieux la voir, ils grimpent sur les terrasses du château Saint-Pierre qui surveille l'entrée du port du haut de son promontoire. De là, dans cet air encore chaud, ils fixent en silence sa masse brune et élancée, puis, l'abandonnant à la nuit accompagnent la chute douce du soleil qui s'assoupit le long de la côte sur les montagnes dans un panache rouge et or. Bodrum s'illumine, elle est magnifique toute enroulée autour de cette anse où sont amarrés des centaines de yachts et de voiliers dont les formes indistinctes et allongées dansent le long des quais. Aliah et Amid retiennent leur souffle, ils prennent ces instants étranges de calme et de sérénité comme ils ont pris tous les autres, avec la même résignation, comme si rien ne pouvait plus leur être donné.

J'avais l'argent pour les passeurs, j'en avais aussi pour Amid. 1500 euros par personne. Mais il n'en veut pas. Il me dit toujours que c'est pas à moi de l'aider. Alors tous les jours depuis notre arrivée il travaille ici dans un restaurant. Service du midi seulement qui s'étire jusqu'à 17h. Il a arrêté hier, le compte est bon. Les 1500 euros, c'est tout compris : le trajet en voiture jusqu'à la plage d'Akyarlar, le canot gonflable, les rames et le portable pour le contact. Amid n'a pas voulu le moteur, trop cher. On sera six ou sept. Cinq km à la

rame, c'est rien. On doit être prêts à 21h, le taxi nous prend directement en ville, à la pension. Le gilet n'est pas fourni, on doit se le procurer. Les boutiques sur le port sont maintenant bien achalandées. Les devantures sont pleines de gilets orange et de canots gonflables. A quelques détails près les migrants sont des touristes comme les autres. Et si depuis l'expansion de l'Etat islamique ils sont devenus trop nombreux, ils savent aussi se faire plus discrets. Certes, la mort d'Aylan a causé une grande stupeur planétaire et désormais les passeurs sont plus durement réprimés par la police, mais les commerçants ne se plaignent pas véritablement de cette clientèle inattendue en fin de saison. Les riches d'Istanbul, les Anglais, les Allemands, les Syriens, les Afghans et les Pakistanais font finalement bon ménage. Mêmes jeans, mêmes tee-shirts, mêmes lunettes de soleil, mêmes casquettes, mêmes portables à la main, Bodrum n'est qu'une parenthèse pour tous où les excès du plaisir et de la fête ne se différencient presque plus de ceux du drame et de la tragédie.

Entre nous c'est un mélange d'arabe et d'anglais. Les Afghans ne parlent pas l'arabe, mais Amid a séjourné longtemps en Irak durant son périple et son anglais il le doit aux militaires britanniques qui traquent les Talibans dans le sud de son pays. On s'en sort pas trop mal. On fait des phrases utiles et courtes, pas très belles, mais efficaces. Et puis souvent le regard y suffit. De toute façon Amid parle peu. A Suruç c'était déjà comme ça. Il m'a un peu parlé de sa vie d'avant, mais c'est toujours moi qui questionne pour casser le silence. Et puis il y a son regard que je n'ose pénétrer. Ce regard blanc et vide perdu au fond des choses. De grands yeux noirs inefficaces, ne pouvant plus se poser sur rien. J'essaie aussi d'imaginer son visage avec un sourire alors je l'épie et j'en dessine un sans qu'il s'en aperçoive. Une fois je l'ai pris en photo et avec une appli je l'ai fait sourire mais ça m'a pas plu. Il avait l'air d'un clown tordu. J'attends le sien, le vrai, qui ouvrira ses yeux, sa bouche, qui affinera ses lèvres et me montrera l'éclat de ses dents blanches. J'attends un sourire qui me parlera d'un autre Amid, d'un autre monde.

Depuis qu'on s'est remis en marche vers Berlin, on parle encore moins. Comme si ce silence laissé à l'action était un soulagement, la seule réponse qui vaille. Comme s'il n'y avait plus rien à dire, mais seulement à agir dans la bonne direction, ne pas lâcher cette ligne droite qui mène au but. S'en tenir au silence du corps qui avance et compter tous les jours les pas comme un petit bénéfice de commerçant. Car parler c'est douter aussi, c'est encore une fois tout remettre en question. C'est s'épuiser à fabriquer des phrases, comme si une belle suite de mots pouvait suffire à nous donner enfin raison. Raison contre tout ce chaos. Mais on s'aperçoit vite qu'elle ne vaut pas plus qu'une autre tout aussi belle et pourtant contraire.

On remonte le front de mer, côté bateaux. Les voiliers serrent les rangs et collent leur proue contre le quai. La brise chaude fait tinter les drisses sur les mâts et Amid lève les yeux vers les cimes de ces perches de métal. Il marche devant moi ou traîne derrière. Il n'a pas encore admis qu'on puisse marcher côte à côte. Je savais que je le déroutais. Une étudiante syrienne portant un pull et un jean était certainement pour lui un être curieux et inquiétant. Alors je le rejoins ou je l'attends et lui secoue le bras doucement pour lui montrer que bientôt à Berlin on marchera tout près l'un de l'autre. Il me regarde, l'air sévère, comme hanté par des démons. Mais il reste près de moi.

A deux pas, face au quai, entre les eucalyptus et les palmiers, il y a une aire de jeux avec un petit toboggan et une balançoire. Des enfants y jouent, les parents veillent assis sur un banc. Touristes ou migrants ? Je tends l'oreille, Amid aussi, on fait toujours ça quand on croise des gens en ville. On ausculte, on essaie de savoir d'où ils viennent. Presque un

jeu entre nous. On essaie de trouver un indice. Une fois sortis des pensions, délestés de leurs sacs, de leurs bagages, ce n'est pas facile de trouver. Les vêtements, l'attitude, les manières, tout peut être utile. Mais pour beaucoup il faut entendre les premières voix, les premières paroles. Ceux-là sont Syriens. La femme n'a pas de foulard, une jupe aux genoux et un chandail beige, elle est belle et sûre d'elle. Des gens aisés je pense, éduqués, ils parlent bien, les enfants obéissent docilement. Qu'ont-ils laissé, qu'ont-ils perdu, où vont-ils ? Parfois j'ai envie d'aller vers eux, pour parler. Pour retrouver ma Syrie, mes parents, mon frère, mes sœurs, l'université et mon hôpital à Deera. Mais j'appréhende aussi. Il y a les chanceux, ceux qui ont déjà sauvé l'essentiel. Leurs enfants à côté d'eux, indemnes, de l'argent, des cousins en Allemagne, en Hollande ou en Suède qui les attendent et un métier qualifié parce qu'ils ont aussi les bons diplômes. Et puis les autres, les malchanceux, qui sont comme les miroirs de ce palais des glaces dans lequel je m'étais perdue dans une foire à Damas. Ce labyrinthe où on se cogne aux glaces qui renvoient toutes la même image de désolation, la vôtre, et dont on ne sort jamais. Ce sont les plus nombreux qui vous saisissent à la gorge et vous entraînent dans les abysses tout au fond de l'eau froide et sombre. Alors on hésite, on passe son chemin, on regarde en face vers Kos. On va se rasseoir sur ce banc face à l'île grecque et je prends mon portable dans la main. Je ne m'en sers plus, mais pourtant, je le recharge et le laisse allumé tout le temps. Les miens sont dedans en photos, j'ai même des vidéos. Nous tous en famille, le sourire de papa, mon frère, mes sœurs, mes cousins, mes oncles. Ils sont tous dans ma main. Plus de dix ans de photos accumulées. Je le serre fort. Je sens ma gorge se fermer, mes yeux deviennent troubles. Je ne peux pas ouvrir les photos. Je n'en suis pas capable. Je ne dois pas faire ça. Pourtant, parfois, je le sors vite de mon jean, car je crois qu'il vibre, ou qu'il sonne, un appel, un message, une photo. Non rien, j'ai rêvé. Non, je ne peux pas ouvrir mes photos. Alors je me lève brusquement, Amid me regarde et se lève aussi, on part.

L'autre soir Amid s'est détourné des bateaux pour aller vers Youssouf, un Afghan. C'est d'abord le Dari, l'autre langue de l'Afghanistan, qu'il a perçue. Youssouf quittait un ami et s'apprêtait à rentrer chez lui, plus haut en ville. Amid me traduisait par bribe sans lâcher des yeux son interlocuteur. Youssouf nous ramena vers un banc, il avait la quarantaine, svelte, grand, polo blanc, bermuda bleu et tongs aux pieds. Des lunettes fines donnaient une belle douceur à son visage glabre piqué sur le haut de cheveux épars, ras et noirs comme des taches. Quand il parlait sa bouche carrée donnait une certaine force à ses mots. Amid oubliait la traduction et j'imaginai ce que ces deux hommes pouvaient se dire. Puis Youssouf nous amena chez lui, à deux pas du front de mer. La rue était étroite, au-dessus de nous un lampadaire suspendu entre deux poteaux de bois projetait nos ombres de géants.

Il habitait un studio avec un réduit pour cuisiner. Apparemment il vivait seul. Il avait quitté l'Afghanistan en 2001 quand l'OTAN avait débarqué pour faire chuter les Talibans. Il avait fui les massacres et après Bodrum et la Turquie il s'était arrêté à Kos. Oui à Kos juste en face, en Grèce, en Europe. Lui aussi visait l'Allemagne. Il a passé six ans à Kos. Il a appris le grec et trouvé un travail en attendant une réponse à sa demande d'asile. 6 ans, plusieurs demandes et toujours le même refus. Il se leva et nous prépara un café sur son réchaud à un seul feu. Parfois il reprenait pour moi avec deux ou trois mots d'anglais. Il me répéta en montrant avec ses doigts, 42, 42 ans, puis sa main oscilla de droite à gauche doucement pour évoquer le temps qui passe et qu'il était urgent pour lui d'avoir une famille. C'était ça son rêve.

Il s'assit à nouveau sur son lit face à nous et alluma une cigarette. Derrière lui une porte-fenêtre entrouverte donnait sur un tout petit balcon. Quatre cages à oiseaux y étaient posées sur le sol. Youssouf se pencha, ouvrit la cage la plus proche et sortit l'oiseau qu'il appelait Manoli. A peine plus gros qu'un moineau, et pas le moins du monde effrayé par notre présence, l'oiseau se dressa et sautilla sur sa main.

N'ayant pas son statut de réfugié, Youssouf n'avait pas pu rester en Grèce. On l'avait refoulé ici à Bodrum où il travaillait depuis 3 ans. Et le retour volontaire en Afghanistan proposé par les Grecs, il n'en voulait pas. L'Afghanistan c'est l'anarchie, disait-il. Il regardait l'oiseau avec un air amusé, il esquissa un petit sourire court. Ses yeux étaient rivés sur le volatile, il penchait machinalement la tête pour suivre ses évolutions et, pour l'attirer à lui, avec ses lèvres pincées, il faisait cette sorte de claquement bref, comme des petits baisers secs et rapides. Il allait traverser à nouveau, refaire sa demande d'asile, obtenir les papiers et fonder une famille.

La première fois que j'ai vu Amid à Suruç il remplissait des jerricanes d'eau. Je me suis approchée, j'en ai pris un vide que j'ai posé à côté du sien. Je venais d'arriver au camp la veille après plusieurs jours sur les routes depuis Deera. J'avais fui la mort. Je l'ai vu et machinalement j'ai fait comme lui. J'avais besoin d'habiter une autre vie, la mienne ne me logeait plus. Ma seule façon de survivre désormais. Sans même avoir vu son visage, sans savoir qui il était, je rentrais avec lui dans ce petit acte dérisoire qui appartenait à un ordre plus grand, à la fois simple et essentiel. L'eau, indispensable, allait servir à tous. Je prenais part à son usage comme quand on accomplit ces gestes banals du quotidien qui, en mobilisant tous les muscles profonds de notre corps, sont la raison même de notre maintien, de notre droiture. Car je me devais de rester debout. Lui ne savait rien de tout ça, mais sans me regarder, il mit le tuyau dans mon jerricane. Il penchait la tête et écartait les pieds pour éviter les éclaboussures. Il se redressa, prit le sien, me tourna le dos et s'en alla. Je le suivais dans les allées portant le mien à grand-peine.

Un nuage épais de poussière et de sable avait jauni indistinctement les containers, les bâtis en parpaings et les tentes. J'avançai en claudiquant, les yeux mi-clos, m'accrochant à sa silhouette sombre. Deux jeunes filles accroupies faisaient la vaisselle sur une bâche de plastique noir posée à même le sol. L'eau était pour elles. Les larges plis du hijab couvraient leur visage et retombaient en fines franges orangées sur leurs mains habiles qui élimaient les assiettes de métal. Tout autour l'eau souillée et boueuse ruisselait sur la bâche et retournait à la terre.

Amid était déjà parti ailleurs. Je le voyais à peine. En travers de l'allée, entre des toiles bleues tendues, deux gamins s'amusaient à lancer des cailloux au sol comme pour en massacrer d'autres. Amid était rentré dans un préfabriqué. La porte s'était refermée, je restais à l'extérieur. Je compris vite qu'il était attendu. Il prit place devant le tableau face à un groupe de jeunes adultes hommes et femmes. Amid leur enseignait l'anglais. Et ici l'anglais c'était tout un futur, la meilleure façon d'anéantir le passé, la meilleure façon aussi d'échapper à ce présent inerte. Je vis son visage clair bordé d'une jeune barbe rase et brune. Ses cheveux sombres, dressés, allongeaient son front. Son nez était fin et long, ses yeux foncés étaient graves, presque mélancoliques. Il avait une fossette sur le menton. Ses traits étaient purs et doux. Il portait autour du cou un grand foulard vert rayé de noir qui habillait ses épaules et couvrait un gilet gris qui le serrait. Ses grandes mains fines virevoltaient lentement dans l'air comme pour alléger ses paroles. Amid était beau. Il m'avait vue derrière la fenêtre, je partis.

Le camp était une vaste étendue désordonnée, bariolée et surpeuplée. Les tentes, à l'effigie de l'UNHCR, étaient clouées au sol par de lourds blocs de ciment. Je cherchais la

mienne dans ce dédale bruyant et agité. Certains avaient fait à la hâte des abris de fortune avec des planches et des tôles arrimées à des poteaux de bois. Des draps, des toiles et des bâches tapissaient les murs et faisaient office de toit en se croisant en de nombreuses couches. Des tubes fragiles, fichés en terre, portaient des fils électriques et du sol sortaient de maigres tuyaux dressés et solitaires qui apportaient l'eau. Des antennes paraboliques poussaient ça et là dans les passages ou sous des fils tendus, surchargés de linge. Le vent sale laissait flotter des drapeaux syriens. Je déambulais, perdue. Je sentais à nouveau que je me perdais. Tous ces êtres autour de moi, ces amoncellements de lambeaux, de loques, de morceaux, de débris, tout me paraissait irréel, faux et absurde. Tout en moi se resserrait. Mon corps m'étreignait comme s'il me tenait à la gorge avec une main d'acier, puissante et glacée, j'étouffais. Les images de Deera collaient à mes yeux, le bruit des bombes me martelait. Je voyais le visage de Wana violée sous mes yeux par les militaires. Tout se dénouait autour de moi, tout lâchait, se rompait, je tombais. Seule. Je voulais revenir vers Amid, rentrer dans son cours et moi aussi débiter des phrases en anglais. J'en savais assez pour que ça fonctionne. J'étais prête à raconter toute ma vie en anglais. En face de moi, plantée devant sa tente, Sorade me regardait. Je l'avais vue dans ma chute interminable comme un visage bienveillant penché sur le malheur. J'allai vers elle.

- Je ne connais pas bien le camp, lui dis-je. Je suis arrivée avant-hier soir.
- Tous les jours ça change ici avec ceux qui arrivent de partout et les Nations Unies qui mettent de nouvelles tentes.

Sorade était toute jeune. Les nombreux tours de son turban blanc resserraient son visage rond en accentuant son regard solide et résolu. Elle recula doucement comme pour m'inviter à entrer. Elle aussi avait des choses à dire. Elle me présenta son petit frère et ses deux sœurs qui crayonnaient des cahiers assis sur des matelas fatigués. Puis, continuant vers le fond, derrière une tenture, elle me montra sa cuisine. Les casseroles, le réchaud et la bouteille de gaz se partageaient un petit bout de natte rouge.

- Mon père est reparti à la guerre et ma mère fait le ménage pour les Turcs me dit-elle, elle ne vient pas souvent. C'est moi qui fais la maman maintenant. Nous, la journée, on travaille à côté, on ramasse des courgettes. Les Turcs nous payent pour ça.

Elle se pencha, ramassa un cahier et me le tendit.

- C'est moi qui l'ai dessiné.

Elle parlait du visage d'une jeune fille. Il était à moitié fermé par un rideau de cheveux long et large. Une lourde mèche ouvrait l'autre moitié barrant le front juste au-dessus de cet œil unique dont la forme en amande ne pouvait adoucir le regard douloureux et morne. Quatre larmes s'étaient arrêtées le long d'un nez fin à peine esquissé. La petite bouche rouge et contenue semblait vouloir réprimer toute émotion. Derrière, des corps géométriques gisaient au sol et dans le coin supérieur, des enfants à grosses têtes levaient les bras.

- Cette fille n'est pas heureuse, ajouta-t-elle, il ne lui reste plus rien. Puis elle me regarda plus fixement et ajouta : j'étais à l'école quand ils ont bombardé l'immeuble où j'habitais. Ma maman est venue me chercher pour me cacher de l'armée syrienne.

Sorade continuait de parler, mais je ne l'entendais plus. J'avais en face de moi ce vaste trou béant dans la façade. La bombe l'avait méticuleusement découpé en dessinant un cercle crénelé de pierres de taille qui, de part et d'autre, offraient une symétrie parfaite. Le sol carrelé s'était effondré sur le sous-bassement en suivant lui aussi une belle ligne courbe. Comme si la laideur ne suffisait plus au mal. C'était le salon où nous vivions. Il

n'était plus qu'un tas de gravats et de plaques de béton suspendues par des tiges de fer. Les cadres aux murs et les lustres étaient intacts comme si l'explosion dans sa violence inouïe, avait eu la délicatesse de préserver les êtres les plus fragiles. Mais ma mère et mes sœurs n'en faisaient pas partie.

Le lendemain, en fin d'après-midi, je me rendis à nouveau au préfabriqué. Amid n'y était pas. J'ai parcouru le camp sans trop savoir où aller. J'avançais parmi les enfants, me frayant un passage. Ils s'agglutinaient çà et là formant des grappes incertaines et éphémères. Ils fouillaient les poubelles ou marchaient à la queue leu-leu sur un tuyau de plastique. Finalement, je m'aperçus qu'ils me montraient sans le savoir le chemin que j'ignorais moi-même. Une farandole de têtes échevelées et terreuses me conduisit en bordure du camp où des plus grands jouaient au foot. Je continuais derrière trois fillettes qui se chamaillaient en riant. Une multitude de garçons traversaient en sautant un alignement de grandes buses de béton empilées sur trois niveaux. Derrière, les hautes tours d'eau blanches de l'UNICEF m'indiquaient un ciel bleu et limpide. En son centre s'agitait un cerf-volant. Cet oiseau de papier bariolé me plut, il m'amenait ailleurs. Il était arrimé au bras tendu d'un adulte entouré d'un petit groupe d'enfants. Très vite je reconnus Amid. Je m'approchais lentement sur le côté, il ne me voyait pas. Il passait régulièrement le fil aux petites mains insatiables qui quémendaient sans cesse. Tous piaffaient et criaient en suivant fixement les évolutions de ce planeur instable. Amid prodiguait ses conseils dans un arabe approximatif. Brusquement, pour redonner de la hauteur à son aéronef il recula et me vit. Il s'arrêta à mon niveau, poursuivi par la ribambelle et me tendit le fil. C'est aussi ce que je voulais. J'avais déjà partagé l'eau avec lui, je partageais l'air. Il me saisit le bras pour le guider. Je sentais la pression de sa main sur moi. Je n'osais pas le regarder, il n'osait pas non plus. Heureusement le cerf-volant prenait la totalité de nos regards. Il m'adressa quelques mots dans ce mélange d'anglais et d'arabe. Je m'exécutais parfois trop maladroitement et il me reprenait. Pour la première fois depuis quatre ans j'étais sortie de Deera. Je ne voyais plus les visages meurtris et violacés de mon père et de mon frère gisant sur le trottoir, abattus par les forces spéciales d'Assad. Toutes ces images de terreur qui me harcelaient venaient de me laisser un bref instant de répit. Sans que j'aie à lutter. Amid et son cerf-volant m'avaient donné une petite lueur. Ce tout petit point pâle que je me devais maintenant de fixer au-dessus de moi comme une étoile presque invisible dans le noir de la nuit.

Comment faisait-il lui ? Devais-je comprendre, l'eau, l'anglais et le vent comme la contrepartie de ces choses innommables que nous portions tous dans ce camp ? Nous étions tous dans l'obligation de faire parce que la vie nous contraignait, mais nous devons faire beaucoup plus pour parvenir à la rendre supportable. Et quand Amid faisait, il faisait pour les autres. Comme s'il était là pour nous. Je me persuadais qu'il avait en lui cette disposition, qu'il était comme ça. J'en étais même convaincue. La beauté de son visage était aussi celle de son âme.

La nuit tombait sur Suruç. Le cerf-volant termina son vol avec la clarté déclinante du jour. Nous marchions côte à côte dans cette lumière encore blonde qui découpait dans le contre-jour les poteaux électriques et quelques silhouettes attardées. Le vent doux ondoyait en souffles irréguliers sur nos visages. Pour sortir du silence c'est moi qui commençai.

- C'est toi le cerf-volant ?
- Oui, c'est moi. A Kaboul, j'aidais mon père à en faire, c'est son métier.

Il se tut aussitôt. Je demandai à nouveau.

- Et l'anglais ?

- J'étais soldat dans l'armée nationale afghane et les Anglais nous encadraient, c'était dans le sud, sur le territoire des Talibans, dans le Helmand, près du Pakistan.
- Tu es là depuis quand ?
- Six mois.

J'essayais d'interpréter ses silences qui m'obligeaient à le relancer constamment. Je comprenais la guerre et les Talibans. Il ne semblait pas vouloir en dire beaucoup plus. Il s'en tint à quelques faits, qu'il habitait Kaboul, qu'il avait traversé l'Irak et la Syrie et qu'il voulait aller en Allemagne. Je pensais qu'il y avait plus que ça, mais je ne voulais pas aller plus avant, pas plus que je ne souhaitais faire état des causes véritables de mes tourments. Nous voulions certainement faire de cette abstinence, de cette suspension, une sorte de refuge pour se tenir loin du passé mais nous ne savions trop que cette égalité dans le silence était aussi celle des drames endurés. Finalement, ce mutisme devenait aussi assourdissant qu'un cri d'effroi dont l'écho retentissait dans tout notre être.

Etrangement, le camp avait aboli les règles et les usages. Il y avait certes la présence des autres qui se vouaient à la tradition et parfois à la religion, mais entre Amid et moi elles n'étaient plus là pour nous astreindre. Le camp nous donnait une sorte de liberté inconnue et désarmante. Comme si la Syrie et l'Afghanistan avaient disparu pour nous laisser dans cette sorte de beau dénuement où seuls les sentiments auraient pu prévaloir. Mais nous semblions désarmés devant tant de liberté. Impuissants. Inaptes aussi.

Des cerfs-volants Amid en avait vus aussi sur la plage de Bodrum peu avant le drame du petit Aylan. Il les avait vus de loin avec Aliah quand ils étaient allés jusqu'à l'embarcadère voir ces ferries pour Kos qu'ils ne prendraient jamais. Ils exerçaient sur lui une attraction irrésistible. Comme s'ils étaient le seul lien avec un monde qu'Amid se refusait encore à abandonner. C'est cette persistance du regard qui avait étonné Aliah comme si Amid regardait au-delà de ces petites comètes, comme si ce ciel bleu contenait des choses invisibles qu'il était seul à percevoir. Car au loin il n'y avait pour elle que le relief adouci de Kos.

Ils s'étaient assis sur les graviers, calmement Aliah l'avait laissé partir seul dans ce halo clair et immanquablement Amid repartait à Kaboul. Il rejoignait Hussein et Karan sur les terrasses des maisons en terre qui recouvraient les flancs de la montagne. Là ils croisaient et décroisaient les fils de ces taches multicolores qui semblaient tapisser la neige des hauteurs comme autant de petites fleurs. Il y en avait des centaines tous les vendredis dans le ciel de Kaboul. Elles étaient le signe de cette liberté retrouvée après la chute des Talibans qui les avaient interdites.

Le cerf-volant d'Amid avait de belles ailes vertes avec un corps jaune et une queue noire, longue et torsadée qui traînaient en boucle dans les turbulences. Il l'avait fait avec son père Ahmad. Ahmad fabriquait des cerfs-volants, comme son père l'avait fait et comme Amid le ferait à sa suite. Après la levée de l'interdiction les ventes avaient repris et l'avenir de la famille était assuré.

Dans la maison basse Amid regardait son père assis sur un contreplaqué à même le sol les jambes légèrement repliées et ouvertes. Il taillait les baguettes de la membrure au couteau. A chaque passage la lame appuyait sur la cuisse et écorchait le bois qui tombait en menus copeaux. Puis il cerclait la tige et la posait sur le grand losange de toile. Amid l'aidait, il plaquait la pointe de l'arc sur la toile alors que son père ficelait l'autre côté. Ahmad n'avait pas d'atelier, il travaillait dans la grande pièce à vivre de la maison qu'il